

commune tous les **Baptistes** doivent l'employer. Séparés par la distance, un lien national les unit, une même pensée les guide, un même désir les anime et les soutient. *La religion, l'harmonie et la liberté*, voilà le mot d'ordre de cette armée qui se compose de toutes les sociétés Saint-Jean Baptiste du Canada. Je ne vous parlerai ni de ses défaites ni de ses triomphes, ni des courageux efforts, ni des trahisons iniques, ni des haines stupides, ni des sublimes dévouements qui ont vu le jour dans son sein. Vous en avez été témoins, jettons un voile sur le passé. Seulement, sachons empêcher qu'à l'avenir, la zizanie nous décime. Nous avons besoin de toutes nos forces, nous devons tous les uns aux autres! Rappelons nous que si nous sommes divisés, c'est notre faute? Nous prêtons le flanc à tous les coups qu'on nous porte. Encore une fois, si nous sommes divisés, c'est parce que nous ne nous comprenons pas, et nous ne nous comprenons pas, parce que nous ne voulons pas nous comprendre, ou plutôt, parce que de misérables traitres sont intéressés à nous désunir! Sachons donc distinguer ceux qui trahissent d'avec ceux qui combattent, ceux qui mentent d'avec ceux qui sont sincères! Sachons, une bonne fois, reconnaître ceux dont le seul but, le seul désir, la seule pensée est de détruire une chose dès qu'elle blesse leur orgueil, leur caprice, leurs vus ou leurs instincts! De ces hommes là, nous en retrouvons partout; ils n'appartiennent à aucun parti à aucune dénomination; et cependant, pourvu que leur individualité soit satisfaite, ils sont de toutes les fêtes, de toutes les couleurs, sous tous les drapeaux. Mais ne troublons plus cette fête par de douloureuses vérités. C'est bien assez d'avoir à démontrer notre périlleuse position pour stimuler le courage de ceux qui restent fidèles à la cause nationale. Pourtant, qu'il me soit permis d'ajouter, que quand le Canada fut cédé à l'Angleterre, nos aïeux ne tombaient que soixante mille et néanmoins, ils étaient plus grands, plus forts et surtout plus respectés, que nous qui sommes près d'un million. Ils étaient unis, nous ne le sommes plus! Voilà la seule cause de notre infériorité. Aujourd'hui, nous pouvons reconquérir ce que nous avons perdu; demain, il sera trop tard. Pour le prouver, et de longs discours sont inutiles. Le motif qui nous rassemble, ici, ce soir, parle plus éloquemment que toutes les paroles. D'ailleurs, le bon sens, le patriotisme qui peut être, sommeille, mais n'est pas éteint; l'esprit de conservation nationale et partant l'esprit de conservation individuelle qui domine dans le cœur de tous les peuples martyrs; doivent nous prouver à l'évidence que le jour est venu de lever ou de courber pour toujours, notre front! Oui, il faut décider si nous voulons vivre ou mourir comme peuple! Ainsi donc plus de détails! Voulons nous rester possesseurs d'un sol qui nous appartient! d'un sol arrosé du

sang de nos pères et de nos propres sueurs? Voulons nous, pouvons nous, devons nous rester les maîtres quand même? Oui! Celui qui ne veut pas être un traître! celui qui hésite, un lâche! celui qui veut, qui peut et se retire devient les deux!

Notre avenir est donc dans ces deux mots, oui et non! Il nous faut choisir! De l'un ou de l'autre, dépend que bientôt nous disparaissions comme peuple, ou que dans des siècles, nous soyons encore les égaux de nos compatriotes d'une origine différente à la nôtre?

Il y a des égoïstes qui prétendent que la race française a fait son temps et qu'elle est de trop en Canada! Je suis persuadé que vous ne le croyez pas. Pourtant, si nous restions impassibles comme sont devenues jusqu'à ce jour la majorité des Canadiens-Français; nous mériterions qu'un aussi monstrueux désir se réalisât! Mais non, nous saurons, je l'espère, accomplir ce que la providence exige de nous! Et qu'exige-t-elle? Que nous nous emparions du sol pour nous y maintenir! pour y répandre, pour y conserver ce dont nous sommes les gardiens! Car je suis intimement convaincu d'une chose, c'est que Dieu qui ne fait rien d'inutile, n'a pas placé un peuple à douze cent lieues de son berceau, sans l'anoblir d'une mission particulière. Or, quiconque veut rendre hommage à la vérité, doit avouer que nous sommes, en Canada, les portes drapeaux d'une religion qui ne peut périr et qui sauvera notre nationalité tant qu'elles seront unies! Je crois à ce dogme, à ce principe, à cette utopie, à ce rêve, comme on voudra l'appeler. J'y crois et j'y tiens, et je ne suis pas le seul. Je crois en la religion de nos aïeux, tout en méprisant ceux qui en font un vil métier; de même que l'honneur et que je défend la démocratie tout en répudiant ceux qui traînent dans la boue les bienfaits qu'elle procure.

Messieurs, encore un mot et je termine: Nous venons de boire à la santé de nos frères des autres sociétés Saint-Jean Baptiste; puissions-nous, toujours unis comme un seul homme, n'avoir, pour défendre notre nationalité, qu'un bras, qu'une tête et qu'un seul cœur!

ENCORE LE LAC SAINT-JEAN.

Si nous revenons aussi souvent sur ce sujet c'est que nous le croyons le plus propre à procurer du travail et du pain aux classes ouvrières de la cité de Québec. B'en que l'*Observateur* soit le seul journal de cette ville qui démontre la nécessité d'un chemin de Québec au lac Saint-Jean, des lettres trop encourageantes, trop flatteuses, pour être publiées, nous démontrent que nous avons raison de l'exiger. Elles prouvent que nous ne demandons que ce que demande la population qui réside déjà sur les bords du lac Saint-Jean et des ouvriers de Québec qui n'attendent qu'une issue pour aller rejoindre.

Dernièrement des ouvriers sont venus nous demander de convoquer une assemblée à ce sujet. Certes, nous aurions bien voulu nous rendre à leur désir, mais nous leur avons démontré que cette convocation devait venir de plus haut. Ces hommes qui s'adressent à nous, sont tous propriétaires! La plupart d'entre eux sont sans ouvrage, les autres gagnent deux chelins ou un Ce par jour!!! Ces hommes ont six, huit, dix enfants à nourrir! Voilà pourquoi, dans leur désespoir, ils s'adressent à un homme qui, tout en désirant de leur être utile, ne peut que leur offrir le secours bien faible de sa plume et de sa voix. Aujourd'hui, citoyens paisibles, hommes respectables, que deviendront-ils quand la faim, le froid et mille tortures plus terribles que celles de la mort, viendront dans quelques mois les assiéger? La réponse est facile; si les autorités ne prennent pas l'initiative, nous ne craignons pas d'être démentis: l'hiver prochain sera cent fois plus terrible que l'hiver dernier! Et pourtant, la misère fut bien grande pendant ces six mois de froid! de bien grandes douleurs virent le jour! On ne se rappelle donc plus que la misère a régné sous toutes les formes, non seulement chez les pauvres, mais chez ceux qui la redoutaient le moins! Eh! bien si le travail manque encore l'hiver prochain, les mêmes malheurs, mais plus grands, plus impérieux, nous attendent. Il faut donc se hâter de les prévenir. Que l'on force le gouvernement à venir en aide aux classes ouvrières, non pas en leur accordant des millions, mais quelque mille piastres! Est-ce trop exiger? Les villes regorgent de travailleurs, qu'on ouvre les forêts!

RÉ-CORRECTION DE LA "PENDRIOCHE."

Marie Anne Bellisle (née Crispin) et Jean Baptiste Desjardes ont été pendus à Montréal, vendredi dernier, le lendemain de la fête nationale des Canadiens-Français! Le jour était très bien choisi pour humilier la *race inférieure*.

Il y a quelques mois, dans cette même ville de Montréal, un soldat assassina un sergent. Condamné à mort, sa sentence fut commuée pour l'exil à vie. Cette punition plus conforme à la morale et à la religion rencontra l'assentiment de la presque totalité des citoyens; pourquoi n'a-t-on pas agi ainsi envers les coupables exécutés vendredi dernier? Parce que Jones était un homme de la *race supérieure* et qu'en ne le pendait point on visait plus à l'équité qu'à l'intérêt à l'orgueil de sa race qu'à l'accomplissement de la loi! Cette, nous n'irons pas blâmer la commutation de sa sentence, nous l'approuvons, car la réclusion punit le coupable et non la société; tandis que la pendaison est un *bienfait* pour le coupable et une honte, une tache, un avilissement pour la société qui la souffre! Le procureur-général Cartier l'a très bien compris et il a su tirer de l'échafaud une